

Chapitre 1 : 25 mars 93

(Reconstitution de ma vie : si je dois être au présent, que ce soit aujourd'hui).

*Elisabeth Wagner*

Je suis devant la porte de l'immeuble. Elle est en bois foncé, vernis. Le bas est légèrement fendillé, petit ruisseau d'air et de noir. Quand je tourne la poignée en laiton, elle émet un petit claquement. Derrière moi, une voiture passe. Je reconnais un moteur diesel. Pas seulement à cause du bruit. L'odeur me fait froncer le nez. Un chat se tient sur une branche de l'amandier, à droite, là où j'ai laissé deux coquillages normands, en passant. Il a miaulé quand je suis arrivée dans la rue. Je ne l'ai pas vraiment regardé mais je sais qu'il est roux. Il a dû voir un oiseau et l'oiseau s'est envolé. Sans doute cette pie qui jacassait dans le ciel.

J'ai sonné il y a une minute. Les secondes se sont égrainées dans ma tête. Elles tombaient comme la pluie. J'ai compté. Je suis trempée. Trempée de cette minute. Quand la pluie a cessé, j'ai ouvert la porte avec ce sentiment qu'il fallait me sécher, me réchauffer. Je monte. Mes pieds frôlent les escaliers recouverts de ce vieux carrelage noir et blanc qu'on ne voit plus que dans les immeubles du milieu du XXe siècle. La

poussière s'ennuie dans les coins. L'homme ou la femme de ménage n'est pas très consciencieux. Chez moi aussi, la poussière s'accumule dans les angles que nous négligeons. Jusqu'au jour où je craque. J'arrive avec un coton-tige et je nettoie méticuleusement. Parfois, maman le fait avant. C'est important, un coin. C'est un lieu où se blottir. Pour d'autres, c'est un lieu où l'on est puni. À la maison, on ne punit pas. Maman l'a toujours interdit. La punition, c'est un échec. Et pour ne pas mettre maman en échec, je ne lui ai jamais donné l'occasion de me punir. Alors j'aime les coins où me blottir, avec ou sans poussière, vestige du temps qui passe.

Une autre porte. Un bois lisse, une poignée froide, dorée. La plaque, dorée aussi, sur la porte, commence à noircir. Docteur Salin. Salin, comme le sel qui pique sur les blessures. J'entre. Pas d'accueil, ici. Juste trois portes et une plante. Sur chaque porte, une petite plaque en plastique avec l'indication adéquate. On ne peut pas se tromper, c'est rassurant. Les toilettes, le docteur et la salle d'attente, à droite, où j'entre pour la deuxième fois. Je retrouve les trois fauteuils beiges, la table basse en verre et rotin, le ficus et une dizaine de magazines dans un bac blanc. La porte-fenêtre donne sur un balcon. Un géranium rouge se

balance au vent, bien planté dans une jardinière blanche, accrochée à la balustrade.

Je m'assieds dans le premier fauteuil, un peu sur la gauche, parce qu'il y a une petite tache marron sur le côté droit. Je n'enlève pas mon manteau, je garde mon grand sac trop lourd à mes pieds et j'attends. J'essaye de reconnaître les effluves qui circulent dans l'appartement. Je ne lis jamais de magazines, dans les salles d'attente. Je suis toujours en éveil. La Guetteuse, m'appelait mon père, avant... Je regarde le lampadaire à côté de moi. Il n'est pas utile de l'allumer. Il est bientôt midi. Le soleil ne pénètre pas dans cette pièce, mais il y fait assez clair tout de même. Le docteur Salin ne va pas tarder, elle n'est pas du genre à faire attendre. Je ne l'ai vue qu'une fois. Mais son immeuble, sa salle d'attente, ses meubles, tous ces témoins inanimés me la décrivent. Elle va à l'essentiel, elle est organisée. J'ai confiance en elle. Ai-je raison ? On croit savoir, parfois, mais on se trompe, souvent.

Le bruit de la rue ne me dérange pas. L'immeuble se trouve dans un endroit calme. Les voitures ne passent pas en masse. Les riverains sont discrets, respectueux du lieu où ils vivent. À cette heure-ci, l'agitation est un peu plus remarquable. Je ferme mes oreilles. Comme on peut fermer les yeux. C'est une habitude à

prendre. Je vais lui raconter, tout, peut-être. Je ne sais pas, ce sera l'inspiration du dernier moment. Dans trois jours, j'ai dix-huit ans. Aujourd'hui, j'en ai encore dix-sept, non responsable de mes actes. Aujourd'hui, je peux tuer le monde entier, sortir ma poupée, écraser le chat roux en bas, sortir l'arme de mon sac. L'arme. Le chien, le cran, enclenchez-moi tout ça, c'est du béton armé que je cache entre mon portefeuille et mon paquet de mouchoirs. Après, je pourrai bien pleurer.

Le parquet a été refait... il y a moins de dix ans, je dirais. C'est un faux parquet. Je n'aime pas cet aspect plastique. Le vieux carrelage noir et blanc aurait fait l'affaire. Mais mon avis importe autant que le souffle du vent dans cette pièce. Le docteur n'a que faire de ce que j'aurais préféré.

Combien de temps va-t-elle me garder ? Comment dire en une demi-heure les cinquante dernières années ? Ce ne sont pas seulement les dix-sept ans qui viennent de passer qui ont pu faire de moi ce que je suis... Il m'a fallu du temps pour comprendre que je ne suis que le produit de temps anciens. Que mon avenir est compromis. Que mon existence n'est qu'un élément parmi d'autres. Sur qui compter, à présent, pour modifier ma trajectoire ? Ce monde de *moyens* en a-t-il le pouvoir ?

J'entends les murmures qui peu à peu prennent de l'ampleur. La voix du docteur reprend le contrôle de la situation. L'autre voix libère l'espace. Il est l'heure pour l'esprit de rassembler l'être défait. La séance est finie. Ma gorge se noue. Mes mains se crispent. Je ne suis pas sûre de vouloir rester. C'est tout le temps comme ça. Exister est difficile, ça laisse le loisir à l'autre de vous tuer. Je ferme les yeux, seules mes oreilles sont en alerte, maintenant. J'ai envie d'aller aux toilettes, mais c'est trop tard.

Ils sortent de la pièce à secrets. Ils parlent fort et font semblant d'être gais. Quand j'écoute, je vois. C'est un homme, une quarantaine d'années. Il est épais, brun, mal coiffé. Il s'en va enfin. Le Docteur Salin se retire un moment dans son bureau. Elle me laisse attendre. Je sais que ça ne sera pas long mais je n'en peux plus. Je l'entends passer un coup de fil. Je me répète que ce ne sera pas long. Le temps qu'elle devra m'accorder durera bien plus encore. Et elle, que veut-elle de moi ? Que peut bien vouloir un psychiatre de ses patients ? L'argent ? Les secrets de famille ? Le secret de l'existence, le pouvoir ? Je ne sais pas. Soudain, je ne suis plus sûre de moi. Je ne vais rien dire. Rien... Elle raccroche, s'approche... Sa porte grince, la deuxième est silence, et elle est

là. J'ouvre les yeux, je vais faire semblant d'être comme eux.

— Mlle Wagner ? dit-elle en souriant.

Ne nous méprenons pas, ce n'est pas une vraie question. Je suis seule dans cette pièce et elle ne m'a pas oubliée, elle tient juste à s'en assurer. Ce qui veut dire qu'elle n'est pas sûre d'elle... Qu'a-t-elle oublié encore ? Elle aussi fait elle semblant ! Semblant de maîtriser, mais elle est comme tout le monde, elle ne maîtrise rien. C'est effrayant de savoir que dans ce monde personne ne maîtrise rien. Je ne suis qu'un témoin fragile de cet effondrement constant. Un témoin heureux, parfois, de ce qui se crée.

J'ai mis ce masque de suie noire où est dessiné avec le doigt un grand sourire. Je la suis à petits pas, referme la porte qui grince pour nous isoler enfin. Il y a un grand tapis dans son cabinet. Je crois qu'elle n'aime pas le carrelage. Elle aime le bois, les tissus et l'intimité. L'odeur acide de la salle d'attente me poursuit ici.

— Vous allez bien ?

Elle aussi a mis son habit de sourire. Elle me montre un fauteuil gris à l'aspect confortable. Il sera mon refuge pour la demi-heure suivante.

— Oui, je vais bien.

Je regarde par la fenêtre. Elle a vue sur la boulangerie, la grande avec la devanture orange

et dorée. Les odeurs, le matin, doivent s'infiltrer jusqu'ici. Mais la fenêtre est fermée. Bruits et odeurs restent dehors, cela me permettra de rester concentrée.

— Elisabeth... Elisabeth Wagner, reprend-elle en regardant ma fiche, un stylo feutre noir à la main. Nous nous sommes vues il y a quinze jours.

Son bureau est en bois d'acajou, je crois, mes parents ont un secrétaire de cette couleur à la maison, mais il est usé. Madame Salin entretient savamment ses meubles. Elle ne possède pas beaucoup d'objets. Il y a un cadre argenté, mais la photo est tournée vers elle. Je ne sais pas qui est dessus.

— Votre mère avait insisté, n'est-ce pas, pour qu'on se voie. Vous n'aviez pas l'air d'accord. Et maintenant ?

Aujourd'hui est un autre jour. Je vais parler... ou pas. De qui va-t-on faire le procès ? Qui vais-je accuser ? Que puis-je inventer ? Un enfant de deux ou trois ans crie dans le quartier. J'imagine sa mère qui n'arrive pas à le faire taire. Il veut sans doute un pain au chocolat ou un croissant à cause de l'odeur de la boulangerie. Ou un bonbon. Ou il ne veut pas rentrer, parce qu'il fait si bon dehors. Je regrette moi aussi d'être enfermée ici. Je commence à avoir faim. C'est de pain chaud, que je rêve...

— Elisabeth ?

— Oui ?

— Vous êtes prête ? Souhaitez-vous me parler ?

— Oui... Mais j'ai déjà vu un pédopsychiatre, en troisième... puis en en seconde... Mais je ne savais pas quoi leur dire.

— Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, il fait beau. L'enfant s'est tu. Un oiseau passe, virevolte, gai et libre. Moi, je souris. Mon pied caresse mon sac. Je vais dégainer. J'hésite encore. À partir de la seconde qui va suivre, le monde va changer. Ma vie sera différente, celles des autres tout autant. Je me condamne. Je me penche, doucement, je pousse le paquet de mouchoirs, les coquillages et j'extirpe l'arme, un carnet violet. Ma bombe. Je la pose sur le bureau.

— Je ne sais toujours pas quoi dire.

Je regarde Madame Salin dans les yeux. Elle me regarde aussi, en silence, sans bouger. Elle attend, peut-être, que je lui explique. C'est une odeur de citron. Depuis le début, je me demandais ce que ça pouvait bien être. Je suppose qu'elle nettoie le sol avec un produit au citron. Citron chimique. Toutes ces sensations et pensées parasites...

— Qu'est-ce que c'est, demande-t-elle en me montrant le carnet sur le bureau ?



— Un carnet. Celui de ma mère.

— Votre mère ? Nous ne sommes pas là pour parler de vous ?

Elle voudrait que je déballe tout. C'est bien trop d'exigence. Je sors autre chose de mon sac. Cette fois, c'est un cahier à spirale. Je le dépose sur le carnet violet. On voit bien qu'un certain nombre d'années sépare les deux objets. Dans la foulée, je sors un paquet informe que je dispose délicatement à côté des deux cahiers. Dehors, quelqu'un fait marcher le timbre de sa bicyclette. Une personne crie un bonjour. Elle répond au salut de la sonnette. C'est un quartier sympathique. Deux ou trois nuages dans le ciel font leur apparition. J'ai gardé mon manteau, j'ai trop chaud. Je prends la peine de l'enlever, même si je ne vais plus rester très longtemps dans cette pièce.

— Ce cahier est à moi. Je l'ai commencé avant... ce qu'on a appelé mon burn-out, il y a trois ans et demi.

— Bien. Il parle de quoi ?

Je la regarde, étonnée. Si elle veut tout savoir dans les détails, elle n'a qu'à l'ouvrir. Lire. Et me dire. C'est vrai, ça parle de quoi ? Je hausse les épaules. Je ne sais plus. Tout ça ne m'intéresse déjà plus.

— Et ce paquet ?

— C'est dangereux. Je vous le laisse.

— Si on parlait de votre burn-out, il y a trois ans... et demi ?

— J'en ai peu de souvenirs, c'est flou.

La fenêtre attire mon regard. Le docteur voudrait me ramener à elle, perplexe devant ce Bazard que j'ai posé sur son bureau. Je vois bien que ça ne lui plait pas. Nous n'avons pas le choix. Maman, on va tout arranger. Les nuages ne font que passer. Je ne vais rien dire ici. C'est trop compliqué.

— Vous êtes mariée, madame Salin ?

Elle a l'air agacé. Elle sait que tout le monde connaît son mari. C'est l'adjoint au maire. Il vient de quitter la police pour se consacrer à la population de cette petite ville. Un homme plutôt antipathique.

— Vous savez... j'envisageais de commencer des études de droit pour être lieutenant de police.

— Oui... on en a parlé la dernière fois. Vous voulez qu'on parle de ces études ?

— Non... J'ai craqué... je suis trop jeune. Je suis toujours trop jeune partout.

— Vous êtes dans les temps. Et ces carnets, sur mon bureau, on en fait quoi ?

— Je vous les laisse, vous les lirez. Maintenant ou... plus tard.

— Je préfère parler avec vous maintenant.

— Ou que je parle avec vous... Non, que je parle, à vous.

— Les mots sont importants pour vous ?

— Pour qui ne le sont-ils pas ?

— La plupart des gens.

Les *moyens*. Ils occupent le monde. Ce sont les autres et je ne leur ressemble pas. Les mots sont des outils, autant bien s'en servir. Le langage des chiens, bien appliqué, bien compris, est tout aussi utile. Le langage des plantes, ou celui des étoiles. Peu importe. Chaque chose à sa place. Les hommes sont plus complexes, ils ne disent pas toujours ce qu'ils veulent dire et ne sont pas ce qu'ils paraissent.

Elle attend. Oui, mon burn-out. Ça peut recommencer n'importe quand, ce que l'on considère comme mes délires. Bientôt, je vais quitter la pièce ; en attendant, je dois l'occuper.

Est-ce que je dois commencer ici par le burn-out, en 1989, ou par le cahier à spirale, ou par le carnet violet ? Dois-je commencer par le 8 mai 1945, Christophe Colomb, Hitler, l'affaire du petit Grégory... ou par Monsieur Salin ?